

Le « Requiem pour L »

THÉÂTRE Première mondiale, à Berlin, des Ballets C de la B et de Fabrizio Cassol

- Fabrizio Cassol a métissé le Requiem de Mozart de musique africaines, indienne et de Jazz.
- Platel propose de « voir » la mort.
- Le duo offre au public une nouvelle cérémonie du deuil. Sublime.

CRITIQUE

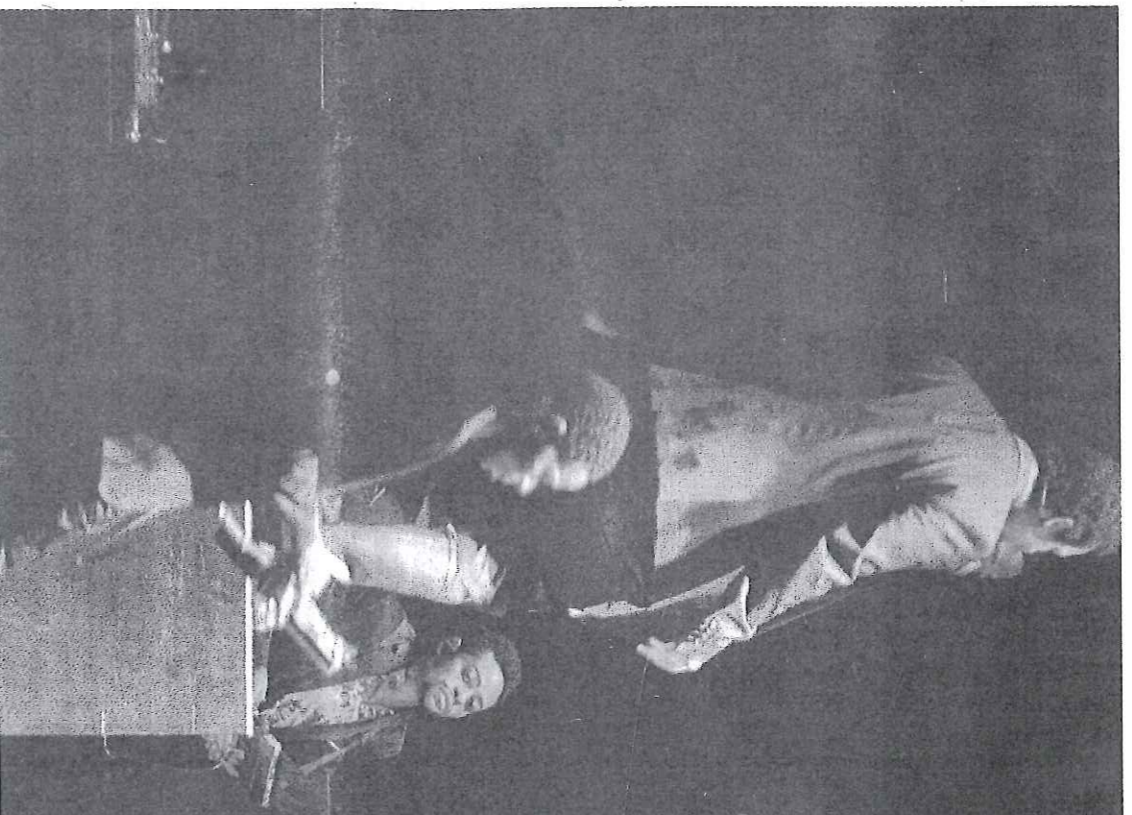
BERLIN
DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

Ovation, hurras, les spectateurs se lèvent, applaudissent longuement. Les chanteurs et musiciens semblaient, se prennent dans les bras, se sourient. Alain Platel et Fabrizio Cassol, respectivement chorégraphe-metteur en scène et compositeur de ce « Requiem pour L » montant à leur tour sur scène et s'étreignent : ils sont émus, ils sont soulagés. « C'est la chose la plus dure que j'aie jamais faite », nous confie Alain Platel dans la coulisse de la première mondiale de cette création belge des Ballets C de la B à Berlin, jendi dernier.

Depuis des jours, la troupe était hantée par cette question : « Le public bruxellois allait-il applaudir ? Huer ? Se tordre ? » Car c'est la mort que durant deux heures, sur scène, on chante, on danse, - oseant-on dire ? - on célèbre, dans une Allemagne qui interdit l'euthanasie.

L'audace ou le courage de cette production ne tiennent pas tant à la thématique qu'à la conception du « spectacle ». Cassol a ainsi osé revisiter la partition inachevée du Requiem de Mozart, en la « mélangant » de jazz et de musique spirituelle du monde (Mali, Pygmées, Inde). Pas d'orchestre sur scène mais un tuba, un accordéon, des percussions et une guitare électrique. Pas de chanteur, mais trois chanteurs lyriques et trois voix « noires », pour en faire un « requiem du peuple ». Du latin, oui, mais avec un texte traduit, chanté, harangué aussi en lingala, swahili, tshiluba, kikongo et kharri. « Cette musique est générale, et je dis cela vraiment, c'est d'abord un chef-d'œuvre musical, s'exclame Platel. C'était tellement fort à la première écoute, qu'il était évident que je devais venir avec quelque chose de très clair pour la mise en scène : j'ai proposé très vite de représenter la mort. Mais comment trouver les images ? Le défi était lourd. »

Alain Platel sollicite alors Marc Cosyns, un ami médecin, accompagnateur de fins de vie, qui lui suggère de prendre contact avec des patients en phase terminale. C'est là qu'intervient « L » : Platel connaît cette patiente, la rencontre, lui explique son projet, elle donne son accord : ses derniers instants seront filmés par ses proches et confiés au metteur en scène pour « porter » le Re-



Les chanteurs sont notamment issus du « Machebth » de Brett Bailey et du « Coup Fatal » de Platel-Cassol © CHRIS VAN DER BURGH

quiem de Cassol. Ces images en noir et blanc, arrivées à Platel l'été dernier, sont aujourd'hui projetées sur scène sur écran géant. Alors que le visage pâle de « L » s'impose au spectateur, caressé par les mains de proches qu'on devine, les 13 chanteurs et musiciens inaugurent cette « autre forme de cérémonie de deuil », ni occidentale ni africaine, imaginée par Cassol et Platel, où l'on murmure, où l'on frappe dans les mains, où l'on danse, où l'on se recueille et où l'on rit.

« L » est au centre de la scène : sa famille a filmé sa fin de vie, ces images portent le spectacle

Une ode à la mort ? Les « frères » Platel et Cassol sont conscients du risque de polémique. D'où la prise de précautions mais surtout la recherche de perfection dans la confrontation proposée, permettant au spectateur au fil des minutes de ne pas être un voyeur, mais un accompagnateur d'un deuil, qu'il fait, en fin de compte, sien. « Ce spectacle permet une méditation sur la mort, en même temps qu'une reconnaissance de la rage de vivre », explique la dramaturge Hildegarde De Vyest. « La mort n'est pas taboue, poursuit Alain Platel. Près de moi, les gens qui y sont confrontés font appel à des rituels catholiques pour les rendre plus personnels. Il existe

des besoins de raconter quelque chose via la mort et de célébrer la vie. Un des ingrédients les plus importants du spectacle est ce mix de rituels : en Afrique, on fait la fête pour dire son chagrin. »

L'immersion est profonde car intime : Platel et Cassol ont vécu des deuils proches ces derniers temps et les danseurs ont partagé leurs vécus des fins de vie, inspirant directement la dramaturgie. « Chaque ethnologie a sa manière de faire son requiem. Ce n'est pas pareil au Bas-Congo ou chez moi, à Kinshasa, où après l'enterrement et la tristesse, on fait la fête », explique Rodriguez Vangama, le bras droit de Cassol qui dirige les artistes sur scène.

Le décor est lourd de sens lui aussi : Platel reproduit le « Denkmal » sur scène, ce mémorial aux victimes de l'Holocauste inauguré en 2005 à Berlin. C'est sur ce mini-champ de stèles de béton irrégulières que les danseurs vont déposer des cailloux selon la tradition juive, mais aussi danser, frapper du pied, poser les mains : « On passe ainsi de la mort individuelle à la mort collective », explique Platel.

L'anoymat de « L » est garanti et la diffusion hors spectacle de son image, interdite. Des accords très précis ont été conclus avec la famille, très impliquée dans le processus - les deux filles de « L » étaient présentes à Berlin pour la première. Le dossier de presse ne mentionne d'ailleurs pas l'incrustation de ces visuels,



juste un discret merci « à L et sa famille pour leur exceptionnelle franchise, leur profonde confiance et leur soutien unique à ce projet spécial ». Sur scène, la troupe s'empare avec un soin infini de cette mort ainsi offerte et exposée, en faisant, au fil des minutes, un objet précieux.

Ce spectacle, qui fait penser par instant au « Ophée et Burydice » de Romeo Castellucci - mettant en « scène » une patiente en locked-in-syndrome - arrive en Belgique en février (1). Il a exigé trois ans de composition dans l'isolement pour Cassol et deux ans de répétitions avec des artistes africains venus notamment du « Machebth » de Brett Bailey et de « Coup Fatal » du duo Platel-Cassol qui fit un maillon clé vers le Requiem.

Le résultat laisse sans voix, superbe. « J'ai vu toutes vos productions », déclarait Thomas Oberender, l'intendant du Berliner Festspiel le soir de la pré-

mière, mais ceci est le travail le plus courageux et le plus fort que vous ayez fait, du théâtre vertical très rare sur scène. J'avais peur quand vous m'avez proposé cette production, mais au final, j'ai vécu peu de représentations où les gens dans la salle étaient connectés d'une façon aussi rare entre eux et avec la scène. »

Le Requiem se clôt sur un incroyable final : « L » a rendu son dernier souffle, les danseurs, boîtes en caoutchouc Wellington au pied, se lancent dans une « gumboot dance » sud-africaine, transformée en haka des morts et des vivants.

« Mozart serait fan », clame Alain Platel. « L » aussi... ■

BÉATRICE DELVAUX

COOPÉRATION

Le coup de pouce de Bruxelles

Requiem pour L est une coproduction des Ballets C de la B, du Festival de Marseille, du Berliner Festspiele, mais doit aussi une part de son existence à la Région bruxelloise. Le soutien de la ministre bruxelloise Bianca Debaets dans sa compétence « coopération internationale », a permis la mise sur pied de deux ateliers de répétition pour les artistes, l'un à Kinshasa en décembre 2016 et l'autre au Cap en août 2017. Le subside bruxellois est attribué à

« Connexion Kin » une organisation créée notamment par Jan Goossens (ex-directeur du KVS bruxellois), aujourd'hui en charge du Festival de Marseille), visant à renforcer les échanges et collaborations culturelles Nord-Sud et Sud-Sud. En novembre prochain, Connexion et la Région bruxelloise organiseront un mini festival d'artistes congolais à Bruxelles. « La culture est un vecteur très puissant d'intégration et de coopération, notamment pour les jeunes », précise la ministre Debaets, qui va inviter les Congolais de Bruxelles à venir assister au « Requiem pour L » à la Monnaie en février. Ils avaient déjà été très présents pour les débuts de « Coup Fatal » au KVS.